

## **La problématique des externalités et la productivité sociale du travail**

lundi 22 novembre 2004, par Yann Moulier-Boutang  
url: [http://seminaire.samizdat.net/article.php3?id\\_article=43](http://seminaire.samizdat.net/article.php3?id_article=43)

### **Séminaire**

#### **Transformations du travail et crise de l'économie politique**

*(organisé par MATISSE-ISYS avec le concours de Antonio Negri)*

**Séance du mardi 23 novembre 2004**

### **La problématique des externalités et la productivité sociale du travail**

**Yann Moulier-Boutang,**

(Université de Technologie de Compiègne et Isys-Matisse)

### **I° Partie L'approche par les externalités ?**

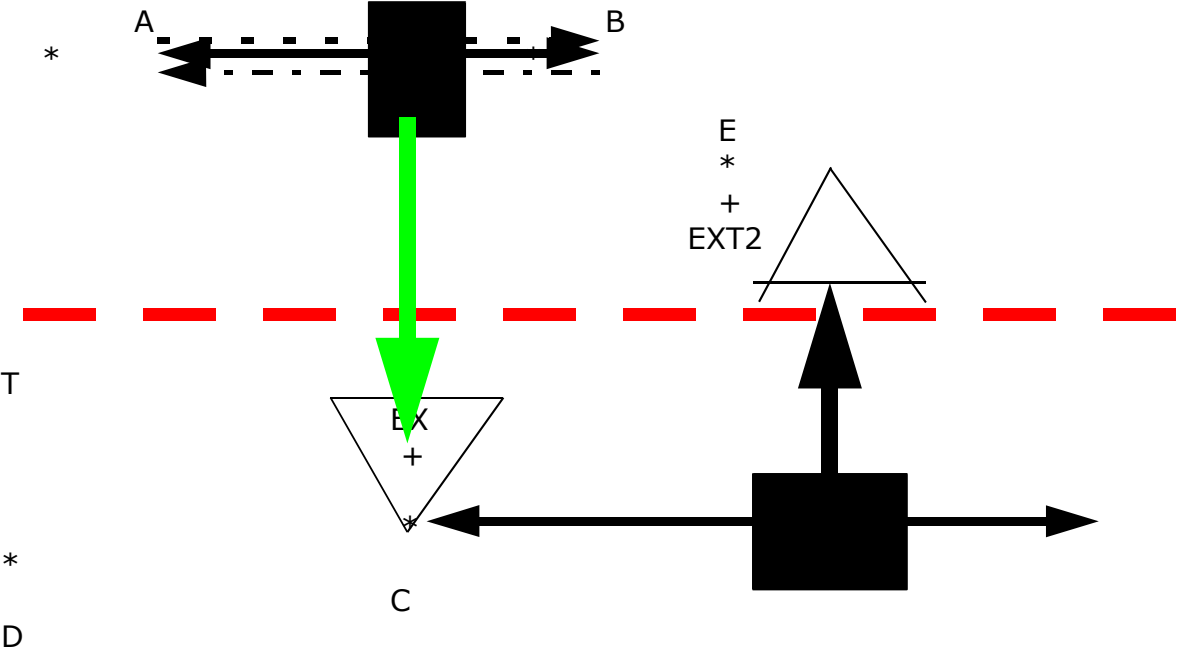
1. On partira de la définition standard (depuis Marshall, Pigou, Rosenstein Rodan, Mead, Scitovsky, Arrow).

On se reportera pour une définition des externalités soit à mon texte La revanche des externalités paru dans Futur Antérieur en 1996 ( sur le site de Multitudes <[http : // multitudes.samizdat.net](http://multitudes.samizdat.net)> ou dans ma thèse (1998, PUF) ou dans le n°2 de Multitudes.

On résumera en disant que toute interaction ou transaction marchande entre deux agents A et B occasionnant une augmentation ou diminution de bien être sur un tiers agent (ou n tiers agents) produit un effet externe positif ou négatif (ou encore une effet externe). Le schéma 1 résume le cas le plus simple .

**schéma 1 Les externalités simples (cas d'externalités positives)**

Sphère marchande ou monétisée

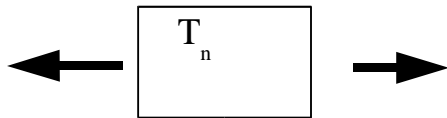


Sphère non marchande

\* Agents A, B, C, D, E



frontière entre la sphère marchande ou monétisée et la sphère non marchande. Cette sphère peut être déplacée vers le haut (marchandisation), vers le bas (démarchandisation).



Transaction (toute forme d'échange, d'interaction, de coopération, de flux de connaissances

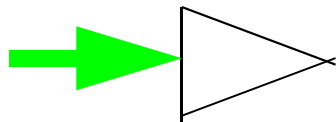
Ou bien d'information). NB nous n'employons pas le terme de transaction au sens des économistes néoclassiques pour qui toute transaction est nécessairement marchande. Nous l'employons plutôt au sens de R. Commons.



Flux de biens ou de services



Flux monétaires réels ou comptables (prix fictifs) pour la comptabilité nationale (par exemple le loyer fictif attribué en comptabilité nationale aux ménages propriétaires de leur logement)



EXT +

Externalité positive

## Commentaire du schéma 1

Les externalités peuvent être négatives par exemple, en reprenant le schéma précédent mais en changeant le signe de l'effet. Les économistes ont distingué très tôt (Alfred Marshall, 1893) les externalités technologiques (par exemple une entreprise qui vient s'installer dans une zone aménagée depuis longtemps et qui bénéficie ainsi d'un réseau dense de transports ferroviaire, fluvial, aérien et autoroutier). On a distingué après les externalités pécuniaires comprises dans les prix administrés ou dans les prix de marché et récemment les externalités technopolitaines. La sociologie dit la même chose dans un autre langage quand elle discute de la disparition du « lien social », de la désaffiliation des chômeurs (R. Castel).

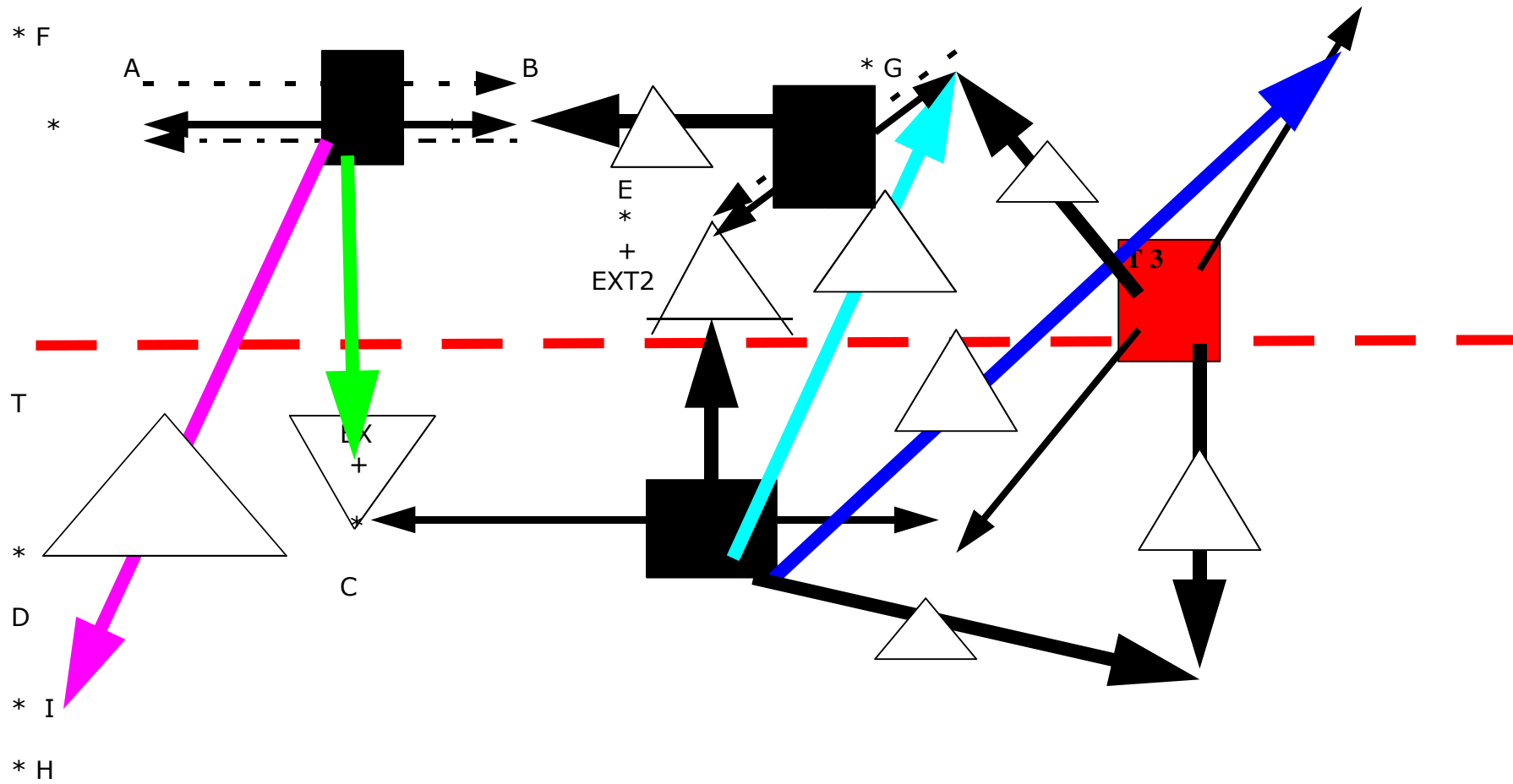
La crise urbaine peut être lue comme l'épuisement des externalités positives et la montée des externalités négatives (chômage, isolement, insécurité). Lorsque le solde algébrique entre les deux types d'externalités devient négatif (davantage d'externalités négatives que d'externalités positives) la ville devient une non ville, elle ne produit plus qu'un lien social particulier dans le cas de l'économie de la drogue : il est très puissant, il produit des richesses marchandes ( il augmente le PIB marchand) mais les externalités négatives engendrées sont considérables ( violence, domination, santé, destruction des communautés qui généraient des ressources non marchandes) Il faut donc compléter l'approche sociologique du lien social. Ce qui y est absent dans la banlieue en proie à la crise urbaine n'est pas l'Etat de police mais l'état de ville, c'est-à-dire l'Etat comme producteur ou reproducteur d'externalités positives et comme réparateur ou compensateur d'externalités

2. Le cas des externalités complexes. Dans le schéma 1 on s'est limité à un seul tiers agent supportant ou bénéficiant des externalité. Le schéma 2 montre un exemple de complexification des externalités ( avec plusieurs agents et avec éventuellement feed-back, entre des agents appartenant à la sphère marchande et d'autre hors sphères marchande, . Les externalités peuvent également toucher simultanément des ganets appartenant, les uns à la sphère matrchande, les autres à la sphère non marchande. Une même transaction peut émettre des externalités positives vers un agent et des externalités négatives vers d'autres agents, etc..

Evidemment ce qui compte, c'est l'extrême complexité du tissu ainsi créé qui forge des interdépendances multiples. Il est clair également que ce type de multicausalité, multidirectionnelle est une représentation plus correcte des milieux complexes et vivant (biotopes par exemple)

**- schéma 1 Les externalités complexes (cas d'externalités positives)**

Sphère marchande ou monétisée



NB Il n'a pas été mentionné le numéro ni le signe dans chaque triangle symbolisant une externalité

### **3. La globalisation et les externalités : typologie des externalités**

#### **Interdépendance et rôle croissant des externalités**

Une société dans laquelle se manifestent les orientations du capitalisme cognitif tend à accentuer et exercer directement un contrôle sur les lieux ou les acteurs détenant des connaissances ou un potentiel de créativité technique (que ce soit dans le domaine de la production, du commerce, ou de l'organisation). Il ne s'agit plus, comme dans la société industrielle, d'accroître l'emprise sur les lieux de production, de développer l'organisation de la production et de maîtriser une capacité de production de plus en plus étendue afin de bénéficier d'économies d'échelle ou d'effets d'expérience. Il s'agit principalement de gérer des connaissances techniques, d'assurer le développement de processus d'apprentissage, de créer des connaissances nouvelles, et de se ménager l'accès à des connaissances disponibles à l'extérieur. Il s'agit aussi de mettre en place des systèmes étendus de communication et de développer la gestion de projets. Ainsi le paradigme du marché et de la hiérarchie s'avère de plus en plus étroit pour penser la coordination des agents dans des systèmes complexes et vivant. Ce "basculement du monde" (M. Beaud) comprend trois piliers essentiels : les NTIC, les biens connaissances et la production du vivant au moyen du vivant.<sup>1</sup>

Une société capitaliste de ce type vise à placer au centre de la sphère de production et à intégrer pleinement à la sphère économique, marchande et non marchande, des ressources qui leur étaient extérieures. Il s'agit

<sup>1</sup> Voir pour cette irruption du paradigme écologique, R. Passet (1996).

souvent de ressources dont l'intégration suppose l'établissement d'un certain nombre de règles de nature institutionnelle. Le développement du capitalisme cognitif ne peut en effet se réaliser sans un certain nombre d'aménagements institutionnels réglant des activités, des relations et des droits de propriété dont l'encadrement institutionnel se révèle insuffisant.

La complexification du monde et la différenciation de la connaissance se traduisent par un rôle de plus en plus déterminant des interdépendances. Or dans l'économie politique, non seulement néo-classiques mais aussi classique, les interdépendances multiples sont des phénomènes marginaux, exceptionnels. La subordination progressivement complète de toutes les formes d'échanges à des échanges marchands exclut le phénomène des externalités ou économies externes. Il est symptomatique que la croissance économique n'ait pas pu être expliquée correctement par l'économie néo-classique et classique (y compris marxiste) sans faire appel à un extérieur (une variable exogène comme le progrès technique, comme la plus-value ou sur-valeur.

À l'ère du capitalisme cognitif, la production de connaissance au moyen de connaissance n'est concevable qu'à partir d'un rôle croissant des externalités positives, souvent réintégrées dans le calcul économique sous la forme de connaissances implicites nécessaires à la mise en oeuvre des connaissances explicites ou objectivées dans des données. Les deux lignes directrices de l'installation d'un régime stable du capitalisme cognitif consistent : 1) à faire apparaître les externalités positives dans une *globalisation* qui sert aussi à solder les externalités négatives dans un souci d'éliminer les sources de déséquilibre durable sur la croissance de la production connaissance. 2) A capter les externalités positives et à les valider dans la création d'un profit privé dont nous verrons la source y compris quand la source classique de profit (telle que Marx l'avait magistralement analysée avec la plus value) s'est tarie.



## **Sphères et types d'externalités positives**

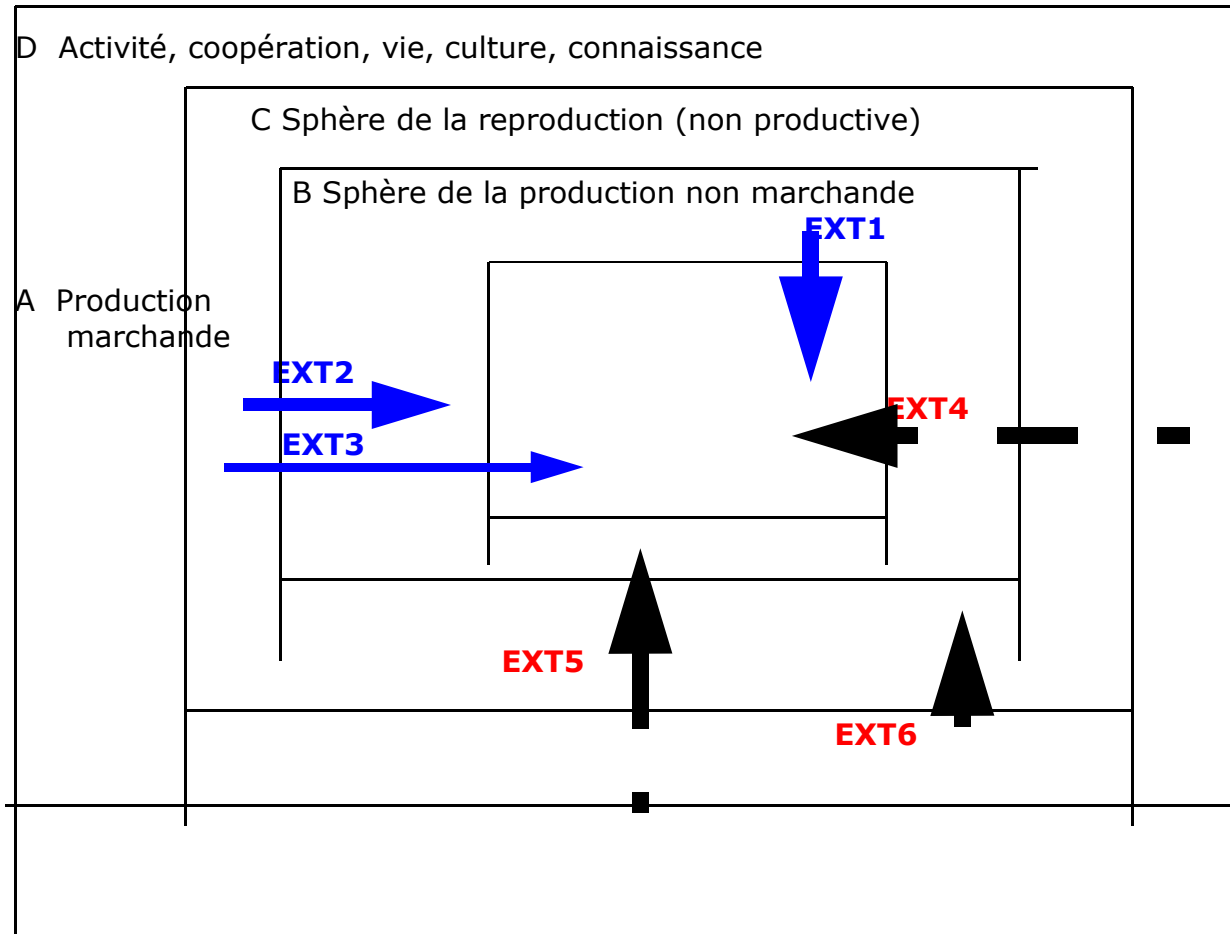
Mais ces externalités sont de différents types. Et selon leur nature, leur réintégration dans l'échange marchand est possible ou non. Voyons les différents types d'externalités positives (ou économie externes) qui peuvent être distinguées.

Le schéma 1 trace les quatre sphères de l'économie globale qui s'encastrent les unes dans les autres et les six types d'externalités que l'on peut distinguer. La sphère A correspond à la production marchande (essentiellement l'économie privée).

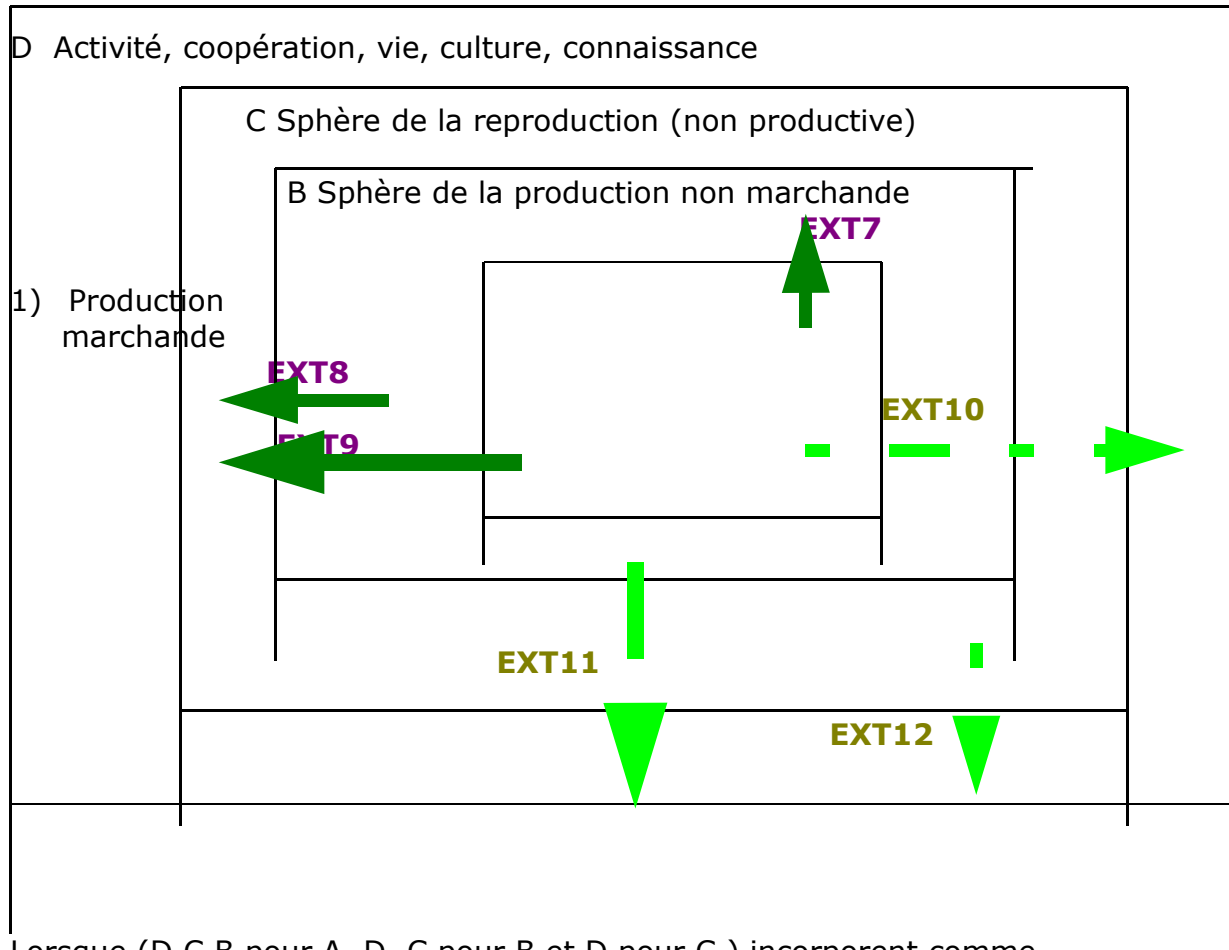
La sphère B, à celle de la production non marchande (ou économie publique). La sphère C correspond à la sphère de la reproduction (en particulier l'économie domestique de la production de la famille). La quatrième sphère, plus englobante est celle de l'activité de coopération des cerveaux et de production de la connaissance, de la vie et de la culture.

Il est facile de déduire que chaque fois qu'une transaction est opérée dans l'une des sphères englobée par une sphère qui est à son extérieur il y a absorption d'externalité positive (ce qu'avait bien vu Pierre-Philippe Rey et dans son livre *Les alliances de classe*(1973) et Claude Meillassoux dans *Femmes Grenier et Capitaux* (1974) à propos du ode de production domestique et de l'appropriation de la rente consubstantielle au profit capitaliste

### **Schéma 3 Sphère et type d'externalités positives**



**Schéma 3bis Sphère et type d'externalités négatives**



Lorsque (D,C,B pour A, D, C pour B et D pour C ) incorporent comme inputs (ressources) des effets des transformations ou réactions qui s'y déroulent, on a production d'externalités positives. Dans le cas des

externalités négatives c'est l'inverse : chaque fois qu'une transaction opérée dans une sphère englobée produit des conséquences négatives sur la ou les sphères englobantes, on a une déséconomie externe. Ce qui s'exprime dans le schéma 3 bis qui complète le premier. Ce qui peut s'exprimer également dans le tableau 1.

**Tableau 1 des 12 types d'externalités**

<i>S</i> <i>p</i> <i>h</i> <i>è</i> <i>r</i> <i>e</i>  <i>f</i> <i>o</i> <i>u</i> <i>r</i> <i>n</i> <i>i</i> <i>s</i> <i>s</i> <i>e</i> <i>u</i> <i>s</i> <i>e</i>	<i>T</i> <i>y</i> <i>p</i> <i>e</i>  <i>d</i> <i>'</i> <i>e</i> <i>x</i> <i>t</i> <i>e</i> <i>r</i> <i>n</i> <i>a</i> <i>l</i> <i>i</i> <i>t</i> <i>é</i> <i>s</i> <i>p</i> <i>o</i> <i>s</i> <i>i</i> <i>t</i> <i>i</i> <i>v</i> <i>e</i> <i>s</i>	<i>S</i> <i>p</i> <i>h</i> <i>è</i> <i>r</i> <i>e</i>  <i>b</i> <i>é</i> <i>n</i> <i>é</i> <i>f</i> <i>i</i> <i>c</i> <i>i</i> <i>a</i> <i>i</i> <i>r</i> <i>e</i>
--	--	--

S p h è r e  n o n  m a r c h a n d e  B	E X T  1	S p h è r e  m a r c h a n d e  A
---	----------------------	--

S p h è r e  r e p r o d u c t i v e  C	E X T  2	S p h è r e  n o n  m a r c h a n d e  B
---	----------------------	---

S p h è r e  r e p r o d u c t i v e  C	E X T  3	S p h è r e  m a r c h a n d e  A
---	----------------------	--



<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>d</b> <b>e</b>  <b>l</b> <b>a</b>  <b>v</b> <b>i</b> <b>e</b>  <b>D</b>	<b>E</b> <b>X</b> <b>T</b>  <b>4</b>	<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>m</b> <b>a</b> <b>r</b> <b>c</b> <b>h</b> <b>a</b> <b>n</b> <b>d</b> <b>e</b>  <b>A</b>
--	--	--

<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>d</b> <b>e</b>  <b>l</b> <b>a</b>  <b>v</b> <b>i</b> <b>e</b>  <b>D</b>	<b>E</b> <b>X</b> <b>T</b>  <b>5</b>	<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>n</b> <b>o</b> <b>n</b>  <b>m</b> <b>a</b> <b>r</b> <b>c</b> <b>h</b> <b>a</b> <b>n</b> <b>d</b> <b>e</b>  <b>B</b>
--	--	--

<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>d</b> <b>e</b>  <b>I</b> <b>a</b>  <b>v</b> <b>i</b> <b>e</b>  <b>D</b>	<b>E</b> <b>X</b> <b>T</b>  <b>6</b>	<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>r</b> <b>e</b> <b>p</b> <b>r</b> <b>o</b> <b>d</b> <b>u</b> <b>c</b> <b>t</b> <b>i</b> <b>v</b> <b>e</b>  <b>C</b>
--	--	--

S p h è r e  m a r c h a n d e  A	E X T  7	S p h è r e  n o n  m a r c h a n d e  B
--	----------------------	---

S  
p  
h  
è  
r  
e  
  
n  
o  
n  
  
m  
a  
r  
c  
h  
a  
n  
d  
e  
  
B

E  
X  
T  
  
8

S  
p  
h  
è  
r  
e  
  
r  
e  
p  
r  
o  
d  
u  
c  
t  
i  
v  
e  
  
C

S  
p  
h  
è  
r  
e  
  
m  
a  
r  
c  
h  
a  
n  
d  
e  
  
A

E  
X  
T  
  
9

S  
p  
h  
è  
r  
e  
  
r  
e  
p  
r  
o  
d  
u  
c  
t  
i  
v  
e  
  
C

<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>m</b> <b>a</b> <b>r</b> <b>c</b> <b>h</b> <b>a</b> <b>n</b> <b>d</b> <b>e</b>  <b>A</b>	<b>E</b> <b>X</b> <b>T</b>  <b>1</b> <b>0</b>	<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>d</b> <b>e</b>  <b>I</b> <b>a</b>  <b>v</b> <b>i</b> <b>e</b>  <b>D</b>
--	--	--

<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>n</b> <b>o</b> <b>n</b>  <b>m</b> <b>a</b> <b>r</b> <b>c</b> <b>h</b> <b>a</b> <b>n</b> <b>d</b> <b>e</b>  <b>B</b>	<b>E</b> <b>X</b> <b>T</b>  <b>1</b> <b>1</b>	<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>d</b> <b>e</b>  <b>I</b> <b>a</b>  <b>v</b> <b>i</b> <b>e</b>  <b>D</b>
--	--	--



<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>r</b> <b>e</b> <b>p</b> <b>r</b> <b>o</b> <b>d</b> <b>u</b> <b>c</b> <b>t</b> <b>i</b> <b>v</b> <b>e</b>  <b>C</b>	<b>E</b> <b>X</b> <b>T</b>  <b>1</b> <b>2</b>	<b>S</b> <b>p</b> <b>h</b> <b>è</b> <b>r</b> <b>e</b>  <b>d</b> <b>e</b>  <b>I</b> <b>a</b>  <b>v</b> <b>i</b> <b>e</b>  <b>D</b>
--	--	--

Ou encore plus simplement, par le tableau matriciel n° 2

**Tableau 2 Matrice des externalités en fonction des quatre sphères**

	S p h è r e	S p h è r e	S p h è r e	S p h è r e
	A	B	C	D
S p h è r e  A	X X X X X X X	E x t  7	E x t  9	E x t  1 0
S p h è r e  B	E x t  1	X X X X X X X	E x t  8	E x t  1 1

S p h è r e  C	E x t  3	E x t  2	X X X X X X X X	E x t  1 2
S p h è r e  D	E x t  4	E x t  5	E x t  6	X X X X X X X X

Dans le capitalisme cognitif, ce sont les externalités 4 et 5 qui font l'objet des stratégies de prédatons ou bien d'incorporation dans la sphère publique (B) ou marchande (A), mais dans ce cas, l'externalité disparaît et se trouve résorbée dans la description de la comptabilité nationale. Si la somme des externalités prélevée gratuitement par l'économie marchande et non marchande sur les deux autres sphères devient trop importante, des mécanismes correctifs doivent se mettre en place pour compenser les externalités négatives. Un bon exemple de ce type d'élargissement de l'assiette de calcul des transactions marchandes et non marchandes via l'économie administrée par l'impôt, est fourni par Marx dans le livre I du *Capital* sur la question de la législation de fabrique. Le prélèvement gratuit par les entreprises affamées de travail

devient si considérable qu'il menace la reproduction de la sphère domestique et démographique et la survie biologique de la classe ouvrière.

Aujourd'hui le prélèvement sur les ressources de la bio-sphère par le capitalisme industriel est tel qu'il faut donner un prix à l'air. Mais il s'agit là d'exemple d'externalités négatives quand les ressources prélevées dépassent le taux de renouvellement naturel. Lorsqu'il s'agit de ressources illimitées comme les variétés de plantes dans un milieu comme les forêts primaires humides, les entreprises peuvent dans un premier temps se contenter de profiter de ces ressources sans avoir à les payer, mais la marchandisation des molécules contenues dans les plantes, c'est-à-dire l'instauration de droits de propriété exclusive supposera l'organisation artificielle de la rareté (la destruction de la canopée de la forêt tropicale par exemple).

La mondialisation ou globalisation a tout à voir avec le problème de compensation des externalités et de description de leur mécanismes absolument opaques au simplisme grossier de l'économie politique traditionnelle. La globalisation fait apparaître le problème de soldage (de compatibilité globale) de l'ensemble des forces qui travaillent le système économique qu'elles soient marchandes ou non marchandes. La naissance de la sphère étatique comme condition du fonctionnement du marché et pas l'inverse est un exemple. Il se produit entre la sphère A et B. On peut donc résumer les caractéristiques de la mondialisation actuelle dans le tableau 2 bis qui suit.

### **Tableau 2 bis Matrice des externalités en fonction des quatre sphères**

	Sphère A	Sphère B	Sphère C	Sphère D
Sphère A	X X X X X X	E x t  7	E x t  9	E x t  10
Sphère B	E x t  1	X X X X X X	E x t  8	E x t  11

S p h è r e  C	E	E	X	E
	x	x	X	x
	t	t	X	t
	3	2	X	1
			X	2
			X	
			X	
S p h è r e  D	E	E	E	X
	x	x	x	X
	t	t	t	X
	4	5	6	X
				X
				X
				X

La première globalisation (marquée en violet continu sur le tableau 1  
Par le passage a) à la globalisation des frais de fonctionnement du  
capitalisme esclavagiste et de servage; b) par le passage à la journée de  
travail normal.

Les externalités commencent à être intégrées dans le raisonnement  
politique et dans la politique économique même si ce n'est pas le cas du  
point de vue de la théorie économique.

Les trois sphères A, B et C sont intégrées au circuit économique  
d'ensemble.

**1° globalisation = (EXT1 + EXT2 + EXT3 ) + ( EXT 7 = EXT8 + EXT9)**

La deuxième globalisation fait entrer en ligne de compte la sphère D qui devient vitale pour la valorisation du capitalisme cognitif. C'est l'apparition de la biopolitique moderne ( même si des embryons apparaissent dans la gouvernementalmiotyé des populations dès le XVII<sup>e</sup> siècle.

**2° globalisation + 1° globalisation +( ( EXT4 + EXT5 + EXT6 ) + (EXT10 + EXT11 + EXT12))**

Mais comment se propduit ce mouvement de globalisation. En fait il ne résulte pas d'un mécanisme automatique.

**La globalisation intervient avec la révolte des producteurs d'externalités positives**

La globalisation ou mondialisation que nous connaissons actuellement correspond donc au soldage des externalités 4, 5 et 6. C'est atour d'elles que se nouent les batailles actuelles sur l'instauration de nouveaux droits de propriétés, de clôtures<sup>2</sup>. Dans le capitalisme industriel orienté vers la production de biens matériels, c'était la sphère C et la sphère B qui jouaient un rôle crucial dans la production d'une valeur dépassant celle d'un échange d'équivalents.

Mais la globalisation ou mouvement d'endogénéisation de sphères englobantes de la sphère marchande ne peut pas être décrite comme un mouvement unilatéral du capitalisme. Au départ, la sphère marchande préfère s'en tenir à l'exploitation des externalités positives en les maintenant comme externalités (par exemple le régime d'Apartheid d'Afrique du Sud maintenant la séparation entre le lieu de travail et le lieu

<sup>2</sup> L'une des visions la plus remarquablement lucide de cette transformation se trouve dans les deux ouvrages de J. Rivkin, *Le siècle biotech* ( 1998) et *L'âge de l'accès, La révolution de la nouvelle économie*, (2000)pp. 19-21

de résidence dans des *homelands*) . C'est lorsque des mouvements sociaux font reconnaître la valeur de ces externalités (en se faisant payer, ou en faisant payer les conditions de leur reproduction ou sauvegarde, que le capitalisme se résigne, de mauvaise grâce le plus souvent, à les inclure dans la sphère marchande et dans le calcul de ses prix ou de ses coûts . Si nous revenons à l'exemple de Marx, qui narre la lutte pour la journée de travail normale, la réglementation de l'Etat intervient pour éviter des conflits et des déséquilibres graves à moyen terme du point de vue même de la survie du système du salariat qui, à la différence de l'économie de plantation, devait assurer une reproduction de la force de travail sans avoir la solution de facilité de puiser par la Traite dans le réservoir africain..

L'actuel mouvement d'expansion marchande du capitalisme (sphère A et B) vers la sphère D et C traduit une poussée des forces qui produisent les facteurs majeurs de la richesse. L'activité de production de coopération cognitive dans la sphère D, l'activité de reproduction de la population dans la sphère C inclut une quantité considérable de temps, d'attention qui ne sont pas rétribués par les deux sphères économiques au sens traditionnel de l'économie politique. Ce cadre tracé, nous pouvons examiner maintenant comment se pose le problème des mutations du salariat et des mécanismes de l'État Providence dans le capitalisme cognitif globalisé.

La crise majeure, systémique, qui guette le capitalisme cognitif n'est pas une chute dans l'indifférenciation monétaire, ni les incertitudes dues à la financiarisation de l'économie. C'est plutôt le contraire qui se produit. La financiarisation de la production matérielle reflète deux choses à la fois : 1) la trop grande lenteur de la transition en cours et ; 2) le mode de contrôle sur la coopération des cerveaux qui ne sont plus maintenables



dans la hiérarchie industrielle par le biais du fordisme ou du taylorisme. L'incertitude essentielle qui pèse dans le capitalisme cognitif concerne la difficulté croissante de valider *ex post* la loi de la valeur travail, bref d'inscrire les nouveaux rapports de propriété et les institutions qui garantiraient la "loi du marché". La re-privatisation de la coopération sociale n'apparaît plus comme un développement de la force productive qu'est l'activité du travail vivant, mais comme une régression. Le capitalisme cognitif ne peut plus recourir aux vieilles recettes du salariat. Il est bloqué comme l'a été le capitalisme marchand quand il s'est agi d'abandonner le travail dépendant non libre de l'esclavage ou du second servage. Mais cette alternative considérable qui se dessine est largement dissimulée par la mobilisation des vieilles catégories « progressistes » de la critique de l'économie politique dans un sens réactionnaire et nostalgique du capitalisme industriel et fordiste.

### **Lois sur les pauvres et externalités.**

Historiquement, à la différence des systèmes de travail dépendant esclavagiste ou de second servage, où l'achat du travailleur au départ et sans rémunération en cours de période active, impliquait de le nourrir, de le loger, dans le salariat libre au départ il n'existe aucune obligation de ce type pour l'employeur. Il n'est loueur de la seule capacité de travail que parce qu'il se trouve ainsi libéré de l'obligation de prendre soin de la personne porteuse de la force de travail. Ainsi Adam Smith remarque-t-il que le salarié coûte moins cher que l'esclave<sup>3</sup>. Un tel résultat n'était évidemment obtenu que parce que l'employeur bénéficiait des externalités communautaires qui s'étaient construites durant l'esclavage ou le servage et le travail libre urbain. Ce bénéfice s'érode rapidement tant et si bien qu'il fallut, sous peine de voir s'épuiser la

<sup>3</sup> Nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage de 1998 où nous discutons longuement le coût respectif des esclaves, des engagés blancs et des salariés libres (chapitre 9) .

disponibilité de main-d'oeuvre, que ces externalités prélevées sur la sphère reproductive (C dans notre schéma) soient compensées par des transferts vers les familles sous forme de politique d'aide aux pauvres, puis de politique sociale (salaire indirect) afin de les reconstituer comme réserves.

On peut donc dire que le salaire indirect solde partiellement ou complètement, selon les cas, la prédation par les employeurs des externalités positives qui a pour conséquence, si elle est laissée à elle-même, de détruire la sphère familiale et en général, la sphère reproductive.

Ces formes de compensation ont évolué dans le temps. L'aide aux pauvres invalides, aux femmes et aux enfants visait à ne pas détruire les bases de la reproduction des prolétaires. Durant le deuxième capitalisme, la couverture du risque de maladie, puis de chômage, a progressivement créé les conditions d'une régularité dans l'approvisionnement des entreprises en travail dépendant<sup>4</sup>. À la différence du système des lois sur les pauvres, la prise en charge des familles, des mineurs, des invalides et des retraités s'est faite à partir des années 1930, en fonction des droits sociaux du conjoint actif.

L'insertion stable dans le salariat est la condition d'ouverture des droits. Il avait à l'origine pour fonction de fixer la main-d'oeuvre dans le secteur salarié industriel. Un tel système est efficace en période de plein emploi, mais beaucoup moins lorsque le salariat devient discontinu et cumulé avec des types d'emploi non salariés.

D'autre part, lorsque les composantes de l'activité acquièrent une quadruple dimension qui n'est plus seulement celle de l'entretien du support corporel de la capacité de travail musculaire, mais qui inclut la production de connaissance, la formation des cerveaux et la coopération grâce aux réseaux de communication et aux nouvelles technologies, c'est la sphère (D sur notre schéma) de la production du vivant au

<sup>4</sup> Voir sur ce sujet le beau livre de P. Topalov sur *la Naissance du chômage*.

moyen du vivant qui véhicule et fournit les externalités positives les plus décisives pour la formation de valeur ( l'invention, les connaissances tacites, la coopération spontanée des cerveaux malgré la division hiérarchique du travail et non pas grâce à lui<sup>5</sup>, mais aussi l'extraordinaire productivité du modèle biologique qui multiplie la production par des millions ou des milliards de fois quand la mécanique, au prix d'une coûteuse utilisation de l'énergie fossile n'obtient que des rendements de l'ordre du millier au mieux). Le salaire n'est plus la rétribution du temps de travail, ni la quotité à verser à une fraction du capital employé et immobilisé. Mais il n'est pas non plus le prix attribué à la force de travail, sauf si dans cette dernière, on inclut la sphère D et plus simplement la sphère C (dite de la reproduction).

Notre thèse est alors simple. Elle s'énonce comme suit : dans le troisième capitalisme, la production de connaissances au moyen de connaissances, ou plutôt de l'activité inventive des cerveaux, mobilise un portion croissante d'externalités positives ( 4, 5 et 6 sur notre tableau 2).

Mais le mécanisme, qui avait prévalu dans le capitalisme industriel pour compenser la prédation de ces externalités, ne peut pas suivre exactement la même voie. L'attribution d'un prix et l'inclusion de portions de la sphère D dans l'échange marchand ou dans les transferts non marchands par le mécanisme de contrôle de l'insertion dans l'emploi salarié dépendant se heurte à des difficultés considérables. Les biens connaissances ne sont pas appropriables facilement avons-nous dit plus haut. D'autre part, le critère de l'insertion dans l'emploi dépendant salarié n'est plus pertinent pour évaluer la production de connaissances nouvelles, la force d'invention. La forme du salariat lié à un emploi donné, accentue comme la marchandisation la prédation brutale des

<sup>5</sup> Sur cette question on se reportera aux analyses magistrales de Maurizio Lazzarato sur la psychologie économique de Gabriel Tarde (2002 aux Empêcheurs de penser en rond, Le Seuil)

externalités dans la sphère 4 (externalités 4,5 et 6) et conduit non pas à la production d'une culture mais d'une caricature de la culture<sup>6</sup>. De ce point de vue le capitalisme se retrouve dans une situation analogue à celle qui avait été celle du capitalisme industriel à son aurore : le modèle salarial en raison du rôle croissant des externalités de 4°, 5° et 6° type redevient instable. Le capitalisme cognitif repose sur l'exploitation de plus en plus forte des externalités liées à la quatrième sphère, mais le mécanisme qui compenserait le déséquilibre en marchandisant cette sphère, produit à son tour des externalités négatives massives sur l'environnement (10, 11 et 12 sur le tableau 2). Autrement dit le circuit est foncièrement déséquilibré. La forme de compensation qui doit se mettre en place pour ne pas épuiser la sphère D, est le revenu inconditionnel d'existence ou de citoyenneté. Ce mécanisme compensateur se situe dans le prolongement du mouvement de construction d'un salaire social de plus en plus important (illustré par la montée en puissance non plus des salaires minimum, mais des mécanismes très complexes et peu unifiés actuellement qui produisent des formes de garantie de revenu).

## **II° Partie Un petit détour par la gestion : le problème de l'évaluation de l'immatériel**

Les externalités pour demeurer des externalités doivent pas faire l'objet de transactions marchandes *id-est* monétaires.. Quelle est donc la définition que l'on peut donner du travail productif ? si ce n'est plus la production de sur-valeur ou de capital pour l'accumulation monétaire ?

---

<sup>6</sup> Il ne s'agit pas là d'une opposition entre culture des élites et cultures populaires, mais de l'opposition entre transculturation (métissage) élitaire et populaire et imitation répétitive de l'acculturation à travers la production de biens marchands "culturels".

On proposera la définition suivante : au lieu de dire productif de surtravail ou de sur-valeur, on dira un travail est productif à l'échelle globale à plusieurs conditions :

- Si la somme des valeurs marchandes positives + la somme des externalités positives qu'il produit est supérieure à celles qu'il consomme.
- Si la somme des valeurs marchandes (id-est monétaire) qu'il détruit ou consomme plus la somme des externalités négatives qu'il engendre est supérieure à la somme des dommages marchands qu'il répare et des externalités négatives qu'il compense.
- Ces deux propositions peuvent exister seules, de façon disjointe ou conjointe ; dans un bilan global, elles s'ajoutent elles-mêmes algébriquement (nous laissons de côté ici la question de la mesure des externalités positives ou négatives ; il suffit qu'elles soient classables de façon ordinale entre elles déjà. Le passage au classement cardinal est laissé de côté)

c) on introduira à ce niveau, de notre raisonnement, en faisant notre miel de Coase, un miel totalement différent de celui de Stigler, le concept de coût de transaction sous les modalités suivantes : Des externalités existent (i.e ne sont pas endogénéisées dans l'espace marchand donc résorbées comme externalités ) si l'on vérifie trois type de conditions :

- Le coût d'absorption de ces externalités, techniquement possible, est très élevé et génère d'autres vagues d'externalités ( en particulier négatives) si bien que le soldage monétaire des premières engendrent une suite sans fin de nouvelles externalités plus fortes que les précédentes.
- Le coût de mesure de ces externalités est lui-même très élevé voire infini.

- L'absorption de ces externalités est par définition impossible (dans l'état actuel et/ou futur de la technique).

Il est clair depuis R. Coase en particulier 1937, 1959, mais aussi et surtout quand il a nettement pris ses distances par rapport à l'interprétation que Stigler avait donné de sa contribution, « inventant » le fameux théorème de Coase, que :

- a) les externalités sont inéliminables ;
- b) que l'idée que le marché / et ou les institutions (la hiérarchie ou l'administration de la norme) adopteront la même solution économique, celle qui maximise le produit net ou bien être total, et donc que les deux solutions sont indifférentes, donc que les institutions sont pour l'économiste équivalentes au marché pur dans la meilleure allocation possible des facteurs, ne joue pas un rôle déterminant mais simplement régulateur ;
- c) que la conjonction des deux premières propositions (a) et de b)) fournit une justification à l'existence des institutions et à la régulation conjointe et complémentaire du marché et des institutions. Il y a en effet toujours des coûts de transaction ; il existe toujours des impossibilités techniques à remonter la chaîne infinie des causes causantes (de se passer des interdépendances instantanées et dynamiques) ; il existe toujours des situations où l'absorption de toutes les externalités dans un mécanisme marchand avec compensation monétaires de chaque externalité négative ou paiement par les agents de toute externalité positive n'est pas possible ou fait exploser l'instrument de mesure par les montants infinis qu'elle génère.

Les institutions comme chambre de compensation des externalités négatives, de conversion de ces dernières et de production ou maintien des sources de production des externalités positives. :

Dans l'économie politique née codifiée par Adam Smith et les classiques, l'échange marchand qui traite de la production de biens et de services, de leur distribution et de leur commerce, fait nécessairement comme si a) toute forme d'externalités était résorbable, c'est-à-dire comme si l'on pouvait lui attribuer un prix et l'acquitter en monnaie soit que a) les coûts de transaction d'une telle opération soient nuls ; soit b) que si ces coûts de transaction existent, ils soient ou négligeables ou ne correspondent jamais aux trois cas distingués ci-dessus.

En conséquence, dans l'économie politique classique les institutions n'existent pas comme des éléments endogènes du fonctionnement économique ; elles sont comme l'encadrement du tableau, le hors tableau économique d'ensemble.

D'où des apories considérables dans l'explication de la production de richesse, de surplus à partir de la valeur. On oscille entre deux solutions tout aussi improbables et inutiles l'une que l'autre (et finalement équivalentes) : soit la tautologie soit la stérilité (comme les classes stériles de Quesnay).

Dans la première solution, les institutions ne peuvent que converger vers une solution à laquelle de toute façon le marché arrive et mieux qu'elles ; dans la seconde, leur contribution nette est nulle au sens où elles ne produisent que ce qui est déjà là.

Aussi dans l'économie politique classique, qui en ce sens est profondément libérale, les institutions (en tant que créations du droit) au mieux se contentent de laisser faire et de s'abstenir, au pire interfèrent et comme les néo-classiques, poussant la logique jusqu'au bout, le concluront : leur action ne peut être que la négation d'une négation : leur contribution globalement nulle, est simplement de ne pas interférer ou de supprimer les obstacles qui interfèrent à l'équilibre de la main invisible ou de la concurrence pure et parfaite. Certes l'intervention anti-monopole n'est pas rien ; sans elle les dommages seraient plus forts et

le niveau d'équilibre plus faible, mais leur contribution nette est inexistante.

Ainsi Ricardo conclue-t-il toujours dans ses *Principes*, que, sans les impôts, le produit total de la nation serait forcément plus élevé<sup>7</sup>.

On pourrait, paraphrasant Kant, dire que dans l'économie politique, les institutions sont toujours une grandeur négative.

L'argumentation que je soutiendrai ici est que cette conception, d'approximation, certes dommageable, mais seulement à la marge, autrefois, dans le capitalisme industriel, amène à deux résultats particulièrement destructeurs aujourd'hui dans le capitalisme cognitif: a) à une sous utilisation voire même une contre-utilisation des institutions dans la poursuite (non pas de la maximisation du profit des agents privés, mais dans la maximisation de l'utilité du plus grand nombre (en se fondant simplement sur l'utilitarisme élargi à l'écosystème du vivant planétaire) ; b) à un bridage systématique de la capacité inventive et innovatrice de l'activité humaine, donc en même temps à une crise permanente du capitalisme cognitif, donc à une difficulté considérable à trouver un équilibre de type régulation.

---

<sup>7</sup> Ricardo écrivait en tête du chapitre VIII des Principes de l'économie politique et de l'impôt ( Trad Champs Flammarion, Constancio & Fonteyraud, 1977, p. 131)

« *L'impôt est cette portion du produit de la terre et de l'industrie d'un pays qu'on met à la disposition du gouvernement. En définitive cette portion est toujours payée par le capital ou le revenu de la nation.* » Page suivante, on lit « *malgré l'énorme dépense que le gouvernement anglais a faite pendant les vingt dernières années (nous sommes en 1819) il paraît certain que cette déperdition de richesse a été plus que compensée par l'augmentation de la production nationale* » et deux paragraphes suivants : « *Et cependant, il faut reconnaître que sans les prélèvements de l'impôt cet accroissement de richesse eut été bien plus rapide* »



Ouvrons *les Echos*, quotidien du patronat assez sérieux, dans son *Supplément Art du Management 9/10* de son édition du jeudi 18 novembre 2004. Ceux qui tels Michel Husson, nous traitent d'utopistes y apprendront, sous la plume de Bernard Marois, Professeur à l'HEC et Président du Club Finance Internationale que le capital immatériel des entreprises « facteur essentiel de valorisation » apparaît dans la différence entre la valeur boursière et la valeur comptable (*market to book ratio*). Que ce trait actuel est une chose à la fois bien connue et très difficile à spécifier. Donc premier élément intéressant pour ce qui nous occupe : la spéculation boursière, c'est-à-dire le système de détermination de la valeur d'une entreprise entre ceux qui en vendent ou en achètent des parts (les actions), est par rapport aux valeurs qui rentrent dans l'actuel bilan comptable des actifs, le moyen de désigner les actifs immatériels de ladite entreprise.

A quoi renvoient ces actifs non pris en compte par le système comptable hérité du capitalisme industriel (qui au passage a mis plus d'un siècle et demi à être formalisé dans le droit avec quelques inventions considérables, l'Ecole des Conventions dirait quelques conventions très importantes sur le risque, la propriété, la productivité, le capital, la dette etc... ) ? Selon l'école scandinave de gestion<sup>8</sup> (à propos de la compagnie d'assurance Skandia) ces actifs sont constitués de :

- a) le capital humain qui regroupe les capacités individuelles, la connaissance, la compétence, et l'expérience des employés de la société.
- b) Le capital structurel qui comprend à la fois la culture d'entreprise, la capacité d'innovation, les modes de mises en œuvre de celle-ci à travers l'ensemble de l'organisation de la firme.

---

<sup>8</sup> L. Edvinsson et M. Malone à propos de Skandia (1997), *Intellectual capital*, Harper Business.

- c) Le capital « client » qui valorise « le fonds de commerce de l'entreprise » (préservation de parts de marché à travers la fidélisation de la clientèle).

Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que ce capital immatériel nomme les savoirs (connaissances, mise en œuvre de connaissances, expérience les savoirs à la fois dans leur inscription individuelle et dans leur traduction et agencement collectif).

L'article de ce professeur de gestion passant ensuite aux moyens assez complexes de mesure de ces actifs immatériels les évalue, à 80 % de la valeur du capital matériel dans les secteurs industriels traditionnels mais à 500 % dans les secteurs de haute technologie. Que tous les attardés du fordisme et du post-fordisme méditent bien ces chiffres.

Il s'empressait au demeurant, de montrer que ces actifs immatériels ne se confondait pas simplement avec les intangibles du « good will ».

L'*economic value added* (EVA) sur laquelle doivent s'accorder sur un prix, les agents économiques (les *traders*, les petits porteurs d'actions, mais surtout les investisseurs institutionnels qui représentent plus de 70 % des transactions) concerne certes aussi les intangibles, c'est-à-dire ce qui ne rentre pas dans la comptabilité classique, mais qui peut se voir attribuer un prix comme la valeur du portefeuille de brevets détenus par une entreprise, mais aussi des grandeurs parfaitement évaluées mais qui par définition, sont comptabilisées au passif comme un coût et pas comme un investissement (par exemple les salaires qui ne figurent jamais dans la comptabilité privée comme un investissement alors qu'on pourrait résumer la révolution keynésienne et fordienne comme la comptabilisation des salaires comme un investissement) et enfin des grandeurs économiques qui n'entrent pas dans la comptabilité privée et demeurent extrêmement difficiles à évaluer à partir d'instruments de mesure homogène.

Lorsque l'essentiel de la valeur était extraite à partir du capital matériel (valorisée par de la force de travail, là n'est pas la question, ou plutôt si mais c'est une question supplémentaire que nous ne traiterons pas ici), ces raffinements pouvaient être laissés de côté. Le capitalisme cognitif est précisément le moment où l'essentiel de la valeur à extraire concerne les actifs que nous venons de décrire et dès lors, l'indicateur d'accumulation du capital matériel n'est plus l'indicateur de politique économique qu'il avait été. Ce n'est pas pour rien que la planification entendue comme la réalisation d'objectifs physiques (pilotables à partir d'une matrice *input output* (à la Leontief) est entrée en crise à partir de l'émergence du capitalisme cognitif (1965-1975). Ce n'est pas un hasard non plus si les taux de change et d'intérêt se sont mis à connaître des mouvements erratiques

Le régime de financiarisation a débuté avec la flexibilisation des changes, l'immatérialisation de la monnaie vis-à-vis de l'étalon de change or. L'interprétation classique rapporte le déficit américain de la balance des paiements à une simple utilisation par les Etats-Unis du monopole dont jouit le dollar comme monnaie internationale de réserve ( et qu'il détient toujours malgré de timides premières remises en cause). Mais la question que l'on peut se poser, c'est si ces oscillations ( dévaluation du dollar, suivi de remontée spectaculaire, puis de baisse, puis de hausse extrêmement forte (le dollar a oscillé entre 3,99 F. en août 1974 à 12 F deux ou trois ans plus tard et aujourd'hui l'euro a oscillé de 0,80 à 1,30 dollar en quatre ans et demi)) ne sont pas compréhensibles comme l'expression de la même difficulté d'évaluer, cette fois-ci à une échelle macro-économique, la performance d'une économie devenu cognitive dans ses centres nerveux et au cœur de ce qui constitue sa valeur, donc ce autour de quoi doit être rebâtie la cohérence de l'accumulation selon ses gestionnaires. .

Il y aurait alors quelque chose d'irréductible dans la financiarisation à la spéculation, au risque pris sur le futur. Certes l'incertitude politique est irréductible à un simple calcul de risque (au sens où Keynes distingue les deux dans son article de 1937), mais l'ampleur des dispositifs de compensation, d'interdépendances pour amortir les coups, ou au contraire les portes coupées qui se sont multipliées depuis les crises d'endettement brésiliennes de 1976 et mexicaines de 1982, auraient dû stabiliser le système post-fordiste. S'il n'en est rien, c'est que l'économie capitaliste se trouve face à une crise d'accumulation d'un type nouveau. Il ne s'agit plus de transférer les capitaux vers des branches homothétiques (au taux de profit et à la composition organique du capital près).

Quelle est la nature de cette crise c'est celle qui vise l'*orientation* de l'accumulation donc la nature de l'orientation de l'accumulation et pas simplement le comment de cette accumulation. ( Voir l'exposé de B. Paulré dans les Journées La connaissance dans les sociétés techniciennes, Isis-Matisse, Panthéon Sorbonnes, 19-20 novembre 2004).

Mais revenons au problème posé par l'immatérialisation croissante et irréversible du capital productif.

Les agencements collectifs et l'auto-organisation du cerveau sont la clé de la compétitivité, c'est-à-dire que c'est l'organisation de la production du savoir et de l'intelligence comme capacité de donner une réponse nouvelle à une question non pré-programmée qui est en jeu. C'est elle qui constitue le gisement de valeur, la profitabilité sur lesquels doit s'exercer la recherche de la firme et le marché pour en extraire des profits.

Si l'on rapproche ces éléments de notre première partie, on peut alors dresser un petit constat :

Tout d'abord, lorsqu'on traite des savoirs, de leur production, les interdépendances multiples sont la règle et non l'exception. Ces interdépendances ne sont pas arborescentes et traitables de façon univoque par un arbre de décisions ; elles sont rhizomatiques.. Que la somme des interrelations non marchandes (non soldées) est beaucoup plus importante que les interrelations progressivement absorbées dans l'échange marchand.

La marchandisation dans la mesure où elle se heurte aux difficultés précédemment décrites aboutit finalement soit à un *statu quo ante* l'exemple de l'agriculteur et l'apiculteur (du miel et de la pollinisation) que l'on pourra nommer une démarchandisation passive qui se fie au savoirs traditionnels comme exprimant un connaissance bien moins superficielle du système des mécanismes économiques complexes que bien des grands « acquis pour toujours de l'économie politique ». Soit à une démarchandisation active ( les deux partenaires économiques s'accordent ( ou bien la société s'accorde pour ne pas recourir au marché en retirant des actifs de l'échange monétisable Par exemple le salariat par rapport à l'esclavage, qui retire de la transaction la durée de la transaction effectivement effectuée (contrat de travail à durée *indéterminée*)

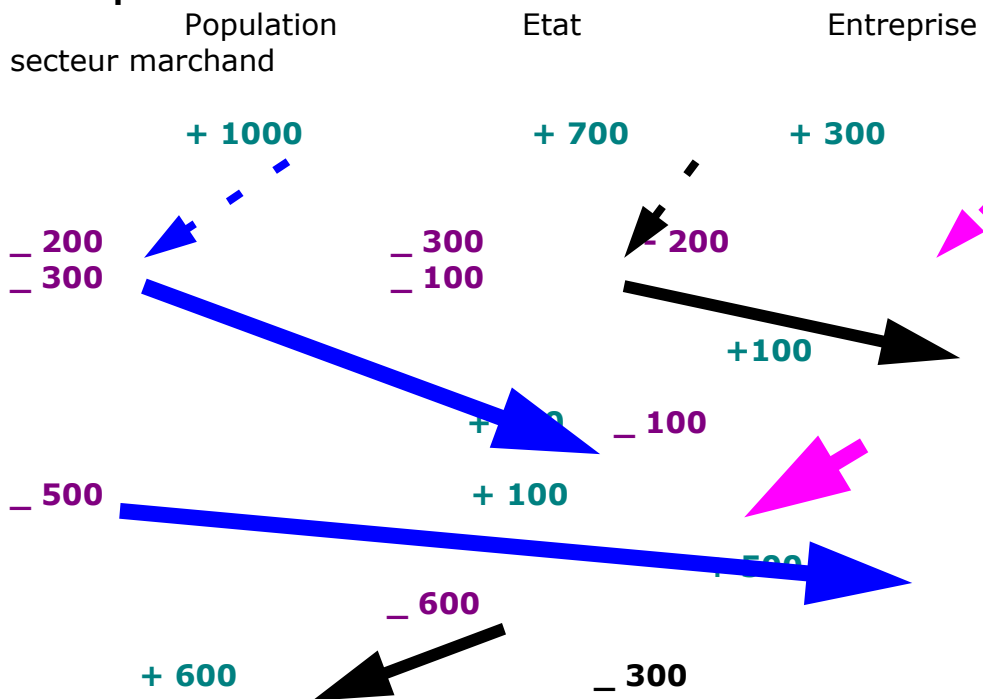
### **III° Partie Un nouveau tableau général de l'économie dans le capitalisme cognitif**

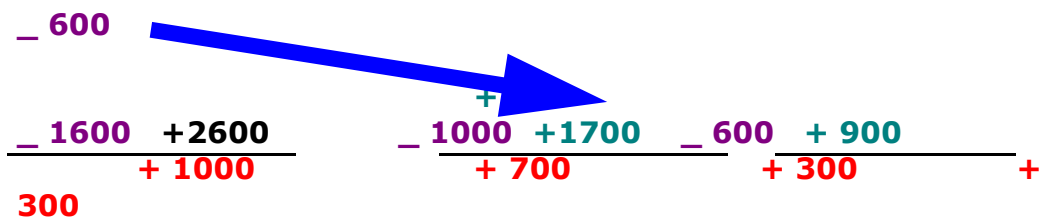
L'hypothèse plausible qui surgit des deux parties précédentes (déjà formulée de façon un peu énigmatique, j'en conviens, par moi en 1996, puis 1999, 2001) est la suivante.

La source de valorisation essentielle s'opère en amont de la sphère de la valorisation marchande ; comme il y un antéprédicatif, il y aurait un anté-marchand qui peut s'expliquer par une interaction entre les neurones, entre les agents et qui explique d'où sort le profit de l'entreprise même lorsque les facteurs matériels sont rémunérés à leurs coûts.

Sur le chemin d'un nouveau tableau général, à la Quesnay, on obtient le tableau suivant

**Nouveau tableau économique d'ensemble (en milliards d'euros) sur la période t0-t1**





**300**  
 totale des mouvements positifs d'externalités 5 200 milliards, total des externalités positives sur période 2000 Milliards où il est tenu compte de la circulation des externalités positives et négatives et où apparaît la genèse des profits comme prédation d'externalités positives

Commentaire du tableau

A droite de la ligne on a l'économie marchande et non marchande  
 Le PIB est d'ordinaire écrit comme la somme du Produit marchand et du produit non marchand intégré depuis 1976 en France dans le système de comptabilité nationale élargie .

Ceci c'est la partie émergée de l'iceberg de l'activité économique dans son ensemble.  
 Nous pensons qu'il faut ajouter à ce compte un compte d'ensemble des externalités et positives qui circulent entre les trois principaux agents (ménages ou population, Etat et entreprises).  
 Soit le produit de la richesse totale PRT, soit le PIB composé du Produit marchand et le produit du secteur non marchand, soit la Somme des externalités positive ExtP et la somme des externalités négatives ExtN,  
 On écrira :  
 (1)  $PRT = PM + PNM + [\text{ExtPo} - \text{ExtNe}]$

On supposera que les externalités ont été évaluées en équivalents marchands (nous laissons de côté ici les conventions adoptées pour cela, mais la discussion des méthodes retenues pour leur établissement ne sont pas ici centrales pour l'argument que nous voulons développer)

Considérons la période T0 dans son ensemble c'est-à-dire jusqu'au début de la période suivante t1

En début de période T0 les ménages sont dotés d'un capital de 1 000 milliards d'externalités positives potentielles, l'Etat de 700 milliards et les entreprises de 300 milliards (encore une fois des chiffres différents pourraient avoir été retenus). Quant au principe de la dotation initiale, il joue le rôle de l'avance de Quesnay en début de période mais se distingue de l'avance dont doit bénéficier le secteur marchand et non marchand qui résulte de la formation brute de capital des périodes précédentes. Qu'en revanche cette avance en externalités au départ de chaque période ait besoin de son avance primitive et que cette avance primitive ne tombe pas du ciel (notamment résulte des investissements en particulier dans la qualité de la population, des équipements, l'entretien des patrimoine ) c'est que l'on peut supposer sans que le raisonnement en soit affecté.

Durant la totalité de la période considérée indépendamment des échanges marchands ou non marchands donnant lieu à des transactions monétaires, ces trois agents vont :

1) générer des externalités négatives (pollution non compensée, dégâts pour l'environnement non réparés) qu'on a évalués ici pour les ménages, l'Etat et les entreprises , respectivement à - 200, - 300 et - 200 milliards

Ces flux sont exprimés par les flèches discontinues . On a attribué, pour rendre le schéma plus lisible, aux entreprises la couleur mauve, la



couleur orange à l'Etat ou toute forme de secteur non marchand et enfin la couleur bleue aux ménages (ou population).

2) Dans le même temps divers échanges d'externalités se produisent entre ces agents selon une règle très simple de sommation :

Les externalités négatives des uns font les externalités positives des autres agents. Lorsque la population enregistre une diminution de son stock initial d'externalités positives cela ne correspond pas forcément à une externalité négative en soi, mais dans le bilan global en fin de période une externalité négative d'une valeur de 200 milliards sera équivalente à une perte d'externalités positives de 200 milliards). Mais si la population voit diminuer ses externalités positives de 300 milliards au profit de l'Etat, il se produit un transfert qui est converti en 300 milliards d'externalités positives dans son bilan intermédiaire.

Ces échanges ou transfert se produisent aussi bien entre les ménages et les entreprises qu'entre l'Etat et les entreprises.

Ainsi un flux de 200 milliards de l'Etat vers les entreprises peut être analysé comme le bénéfice gratuit que tirent ces dernières (outre la partie qu'elle solde par l'impôt) de la libre disposition des biens publics (open source) comme la connaissance ?

Un flux de 600 milliards entre l'Etat et les ménages correspond pour l'essentiel aux dépenses d'équipement, d'éducation, de formation etc... Réciproquement un transfert de 100 milliards des entreprises vers l'Etat s'analysera comme la contribution de ces dernières au surplus de productivité globale.

Le flux de 600 milliards des ménages vers l'Etat correspond à la coopération sociale, à l'inventivité de l'intelligence collective appropriée gratuitement par l'Etat.

Au terme de cette série d'échanges, indépendamment des valeurs numériques retenues ici à titre d'exemple, on montre ainsi la possibilité

qu'au terme de la période considérée et les bilans de la somme algébrique des externalités considérées et traitées selon la règle énoncée au point 2, on obtienne une reconstitution du stock d'externalités positives pour les ménages, une situation similaire pour l'Etat, mais une situation sensiblement différente pour les entreprises : si ces dernières dotées au départ de 300 milliards d'externalités positives ont généré 200 milliards d'externalités négatives, transmis 100 milliards d'externalités positives à l'Etat, mais reçu pour 500 milliards d'externalités positives des ménages et pour 600 milliards d'externalités positives de l'Etat, leur bilan global s'élève 900 milliards d'externalités positives, à trois cents milliards d'externalités négatives.

Leur bilan global sera excédentaire de 300 milliards d'externalités positives par rapport à la reconstitution des 300 milliards de leur dotation initiale.

Leur bilan global sera excédentaire de 400 milliards d'externalités positives par rapport à la reconstitution des 300 milliards de leur dotation initiale.

Mais supposons maintenant que le secteur des entreprises internalise dans le secteur marchand ces externalités positives (elles résultent largement nous l'avons vu d'un transfert à son profit des externalités positives formées au sein des ménages et de l'Etat) ce qui s'exprimera dans la sphère marchand à droite du tableau comme profit positif s'exprimera comme la diminution des externalités positives pour 400 milliards.

Ainsi au terme de la période, le secteur des entreprises pourra indépendamment de son profit comptable ( que ce dernier soit nul ou important) voir apparaître des profits qui surgiront comme un surplus

net, analogue en tout point à l'antique produit net des physiocrates : les entreprises se présenteront comme la seule source productrices de richesse avec la catastrophe comptable qu'on connaît (au début de la comptabilité nationale, physiocratisme généralisé cette fois-ci au profit du seul secteur industriel et sous évaluation du secteur public, de la fonction circulatoire et financière pourtant décisive dans les conditions de formation des externalités positives, partiellement compensé lors de la prise en compte de la circulation, des banques, des services non marchands ; mais encore aujourd'hui n'acceptant pas le principe pourtant évident dans ce tableau que de la valeur économique peut se former et trouver son origine dans la coopération collective non marchande de la population).

Autrement dit si l'entreprise se place en position de rente de façon à bénéficier d'un solde positif entre les multiples croisements de flux d'externalités positives et négatives, elle pourra être évaluée globalement par la finance comme profitable.

Deuxième remarque sur ce tableau général

Les NTIC et le réseau révèle et décuple le potentiel productif direct des externalités positives. Malgré la marchandisation, les exigences de développement du capitalisme cognitif reposant de plus en plus sur la production de connaissance au moyen de connaissance requiert l'incorporation dans le secteur des entreprises de plus en plus d'externalités positives produites au sein de la population et par les transferts venant de l'Etat.

Le grand avantage du réseau sur l'allocation marchande c'est qu'il révèle les externalités positives ou négatives sans en détruire le mécanisme comme c'est le cas lorsqu'elles sont endogénéisées.

La crise de la mesure des actifs immatériels dans l'entreprise peut trouver ici un début d'explication autre que le good will ( cf papier d'Isabelle Halary, 2004)

Troisième remarque : Equilibre et dynamique du tableau

Nous n'avons pas développé ni la partie comptable de l'entreprise, ni les possibilités que l'Etat se trouve dans une position analogue (ce qui expliquerait les libertés, à première vue très surprenantes que peuvent prendre par exemple les Etat-Unis quant aux deux grands déficits (celui de la balance commerciale de marchandises et celui des dépenses publiques fédérales).

Toutefois, il est clair, par exemple du schéma ci-dessus que si les valeurs numériques prises par les transferts d'externalités positives du secteur public en direction de la population baissent (par suite par exemple d'une réduction des dépenses publiques à efficacité constante ou d'une baisse d'efficacité à dépense constante) il y aura d'abord une baisse du transfert d'externalités sans que cela se voit nécessairement dans l'économie émergée. Dans ce cas, si les autres valeurs des transferts d'externalités demeurent inchangées, le bilan global du secteur ménages (ou population) affichera un déficit. Ce déficit pourra se transmettre de deux façons : a) soit dans la période suivante, le secteur ménages ne pourra plus transférer des externalités positives vers les deux autres secteurs (Etat, entreprise) et tôt ou tard c'est la possibilité pour les entreprises de faire apparaître un solde positif de leur compte sauf à s'engager dans un mécanisme cumulatif de réduction des coûts (la course à la plus-value absolue) ; b) soit par un mécanisme analogue à la conversion marchande en profit des 300 milliards d'externalités positives reçues en excédent par la firme, le déficit d'externalités positives est converti en richesse marchande (prise en charge par le marché de production d'aménités qui s'opéraient hors du secteur

marchand et / ou hors de la production publique). Il y a croissance du PIB , mais la balance interne des externalités positives en début de période de la population est réduite et part désormais avec un capital initial inférieure à 1000 milliards.

La révélation des externalités et leur soldage dans le secteur marchand se produit souvent à l'occasion de ce type de déficience.

Mais cet effet de réduction de la sphère des externalités, de leur épuisement par marchandisation (ou globalisation financière qui entend prendre en compte les actifs immatériels, souvent sans bien savoir ce que ce terme recouvre) qui conduirait rapidement à un appauvrissement général de la population ( et c'est cela très vraisemblablement la bonne définition du sous-développement) est contrebalancé par des développements endogènes d'externalités positives et par les interactions vertueuses qui s'établissent avec le secteur marchand et non marchand de l'économie.

Au passage il est aisé de comprendre d'après ce schéma que ce que Marx appelle la plus value ou sur-valeur relative se compose de deux parties distinctes : la première est l'avantage temporaire qu'une firme placée en situation de concurrence obtient par développement de son machinisme ou la mise en œuvre de monopoles temporaires de propriété intellectuelle (brevet, licences) par rapport aux autres firmes . Mais cet avantage comme Schumpeter et toute l'analyse néoclassique l'ont bien montré est destiné à s'éteindre tendanciellement. Ce qui explique en revanche la persistance d'avantages durable de certaines firmes par rapport à la concurrence, c'est la composante du profit comme prédation d'externalités en amont du processus marchand proprement dit. Une firme pourra parfaitement être rattrapé par ses concurrentes sur le plan des technologies, sur le plan des salaires et des avantages annexes qu'elle offre à ses employés, bref voir la composante première de son profit tomber à presque rien, mais continuer à bénéficier de transferts

d'externalités positives beaucoup plus importants que ses rivales. Ce phénomène se traduit par l'apparition d'une compétitivité hors coût généralement imputée, même si c'est de façon insatisfaisante, à l'organisation.

Voilà l'immatériel expliqué et une rationalité de l'évaluation spéculative qui paraît décoller des « fondamentaux », mais pas tant que cela des nouveaux fondamentaux du capitalisme cognitif qui mettront un certain temps à s'inscrire dans la comptabilité de l'activité . Devrait-elle d'ailleurs être encore une comptabilité d'entreprise ou devenir une comptabilité méso-économique territoriale entre la comptabilité globale et celle de l'entreprise ? Cela dépendra probablement de la façon dont les agents vecteurs de ces externalités positives se feront entendre dans les conflits et dans la société en général.